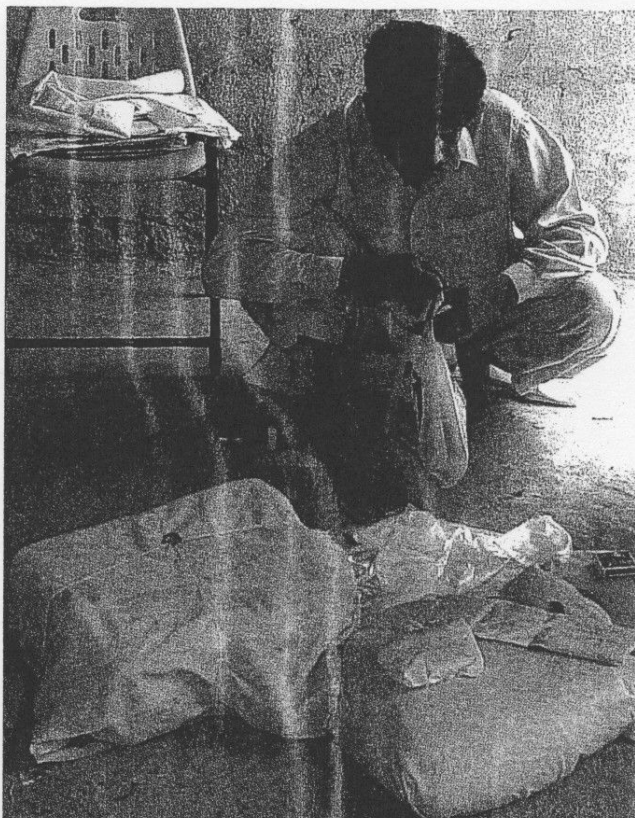


Deux pièces sans électricité, humides. Sol de ciment avec des taches de cire et de suie ; une tache de sang marron, mal lavée, sur un mur ; une poignée de cheveux ; des colonies de fourmis rouges, des cafards. Telle est la prison de Daniel Pearl.



Dans ces paquets, selon l'agence AP/Sipa, le corps de Pearl. Après avoir été décapité, il a été découpé en dix morceaux, puis recomposé pour l'inhumation : le buste, la tête posée à la base du cou ; les bras tranchés au niveau de l'épaule ; les cuisses ; les jambes ; les pieds.

entre les cils, se mêle aux larmes et l'aveugle, il prend d'abord pour une arme qui va le tuer à bout portant : « Mon nom est Daniel Pearl, je suis un Juif américain, j'habite à Encino, en Californie. » Daniel répète. Il a un peu de mal. Il est essoufflé. Mais il répète.

« Tu vas dire : « Je viens du côté de mon père d'une famille de sionistes ; mon père est juif ; ma mère est juive ; je suis juif. » [...] »

Ne restent dans la pièce, outre Fazal Karim, que le Yéménite cameraman, essoufflé, qui s'affaire sur son Caméscope ; et les deux autres Yéménites qui sortent leur poignard de sa gaine et se lèvent à leur tour : l'un vient se placer dans son dos, à côté de Fazal Karim ; l'autre à sa gauche, tout près, presque collé à lui, son arme dans la main droite.

Il l'aperçoit, tout à coup.

Il n'avait pas pu le voir jusqu'à présent car il était dans l'ombre et que, de toute façon, sans lunettes, il n'a jamais vu à plus de deux mètres.

Il voit ses yeux brillants, fiévreux, trop enfoncés dans les orbites, étrangement suppliants – un instant, il se demande si on ne l'a pas drogué, lui aussi.

Il voit son menton mou, ses lèvres

agitées d'un léger tremblement, ses oreilles trop grandes, son nez osseux, ses cheveux raides et noirs, couleur goudron.

Il voit sa main, large, velue, avec des jointures noueuses, des ongles noirs et une longue cicatrice, granuleuse, qui court du pouce au poignet et semble la couper en deux.

Il voit le couteau, enfin. Il n'a jamais vu un couteau d'aussi près, se dit-il. Le manche en corne de vache. Le cuir. Une ébréchure près du manche. Un peu de rouille. Et puis il y a une autre chose. Le Yéménite renifle. Il cligne de l'œil et, en même temps, comme s'il battait la mesure, il ne cesse de renifler. Est-ce qu'il est enrhumé ? Non. C'est un tic. Il se dit : « C'est bizarre, c'est la première fois que je vois un musulman qui a un tic. » Il se dit aussi : « Les anciens bourreaux... c'était bien, cette idée de masquer les anciens bourreaux, de les cagouler... » Il fait chaud. Il a mal au crâne. Il a une terrible envie de dormir.

Le signal vert de la caméra s'allume.

Fazal lui fait face, lui lie les poignets, puis, revenant dans son dos, lui prend les cheveux à pleine main.

La nuque, songe-t-il, en secouant la

tête pour tenter de se dégager ; le centre de la volupté ; le poids du monde ; l'œil caché du Talmud ; la hache du bourreau.

Le regard de cet homme, songe-t-il encore, en regardant le Yéménite au couteau. Une fraction de seconde, leurs regards se croisent et il comprend, à cet instant, que cet homme va l'égorger. [...]

Un instant de vertige.

Sa sueur qui se refroidit.

Sa pomme d'Adam qui bataille dans son cou frêle.

Il est saisi d'un terrible hoquet, et vomit.

Redressez-le ! dit le Yéménite tueur. L'autre Yéménite, derrière lui, le prend sous les aisselles, comme un paquet, et le redresse.

Mieux que ça ! insiste-t-il, en s'éloignant un peu – air de l'artiste qui se recule pour mieux voir son tableau. C'est au tour de Karim, alors, de lui lever la tête – face au ciel, le cou bien dégagé, gonflé par le cri qui vient, quoiqu'un peu incliné sur le côté.

Ecarte-toi ! dit-il au troisième, le Yéménite à la caméra, qui est trop près et qui va le gêner. Et l'homme à la caméra